

—Ah ! tu nous reconnais... Oui, absolument délicieuse ! j'en suis presque effrayé, je crains de rudes compétitions.

Renaud se pencha vers le baron et murmura :
—Vous n'ignorez pas qu'elle sait que je l'aime, ou du moins elle sait qu'un jeune homme qu'elle rencontrera ici ce soir est follement épris d'elle. C'est Mme de Lauragais qui a préparé ainsi la voie. « Si elle vous devine, a ajouté l'ambassadrice, ce sera un signe, et il n'y aura plus qu'à se laisser porter. » Maintenant, allons nous faire présenter au duc.

Mina s'est assise à côté de la duchesse de Lauragais, oppressée d'une délicieuse émotion. Celui qui l'aime est là... celui dont depuis un mois elle occupe toutes les pensées. C'en est fait, elle entre dans sa vie de femme, la première moitié de son existence descend dans le passé... Adieu l'aurore ! Et paix à ce souvenir qui dort dans ton linceul rose... C'était trop tôt, Mina n'avait pas compris. Une petite fibre se brise silencieusement au fond de ce cœur novice, adieu l'aurore, voici le jour. De ses grands yeux bleus, dont son émoi fait battre les paupières soyeuses, Mina suit ces hommes que l'ambassadrice présente à son esprit : Celui-ci est trop mûr, ce jeune est déjà chauve, cet autre est trop gros... Pas mal ce grand mince, mais l'œil vague...

—Patience ! dit la duchesse, patience !

—Bien, celui-là, s'il n'était roux...

—Pas mal encore cet attaché d'ambassade, mais les vilains pieds !

—Le beau jeune homme avec ce petit vieux !

Le regard de Renaud s'égarait à droite et tombe brûlant dans les yeux de Mina. Elle rougit et murmure :

—Je voudrais que ce fût lui...

—C'est lui ! petite sorcière...

—Vrai ! oh ! ce bonheur !

Derrière elle la vicomtesse de Verrières et la marquise de Frulaye sourient :

—Partie gagnée ! Nulle crainte à présent, Mina peut rencontrer des hommes d'une réduction plastique égale à celle de Renaud, elle ne les verra pas.

(La suite au prochain numéro.)

LES VIOLETTES

UNE HEURE DE PROMENADE

Aux premiers temps de notre mariage, nous habitons à Saint-Majan, une petite ville entre montagne, bâtie sur un coteau, avec une gentille rivière en bas, et en haut une superbe cathédrale dont on voit le coq de quatre lieues à la ronde. L'enfance de ma jolie Adèle s'était écoulée dans un village des environs, Pommuscat, s'il m'en souvient bien, et j'avais pour ma part, à Saint-Majan même, quelques vieux parents qui me recueillirent après la mort de mon père et de ma pauvre mère.

Je me rappelle surtout ma tante Isabelle. La digne femme ! Elle m'aimait à la folie. C'est elle qui, depuis que feu Michel Aurissergues, son mari, l'avait laissée seule au monde, s'était plus particulièrement occupée de moi, m'élevant avec force gâteries, soucieuse quand je quittais son jupon, toujours en haleine pour deviner mes désirs ; bref, elle a fait de moi ce que je suis encore : un bon homme naïf et tendre, *casanier* comme pas un, frileux comme une marmotte, et qui jamais n'a mis le nez dans la politique. Brave tante Isabelle ! Il n'est pas un souvenir de ma prime-jeunesse auquel ne soit mêlée sa bonne figure un peu ridée, un peu jaune, mais si aimable avec ses yeux bruns où se reflétait toujours quelque rayon de soleil, et ses cheveux déjà blancs, lissés soigneusement en bandeaux sous son bonnet de tulle noir ! A part la mort de son mari et celle de ma pauvre mère, sa sœur (elle les a pleurés, *peccairé !* toute sa vie), l'existence de ma tante s'est écoulée, tranquille et douce, moitié dans la vieille maison paternelle de la rue des Cordiers, tout là-haut dans les quartiers anciens, presque à toucher les remparts, moitié dans sa grangette des bords du Gargaillou, où nous passions ensemble les étés.

L'hiver, dans la vénérable maison où Francille, la cuisinière, nous servait de si bonnes *farinettes* au caramel et des soupes de *courge* sentant la violette comme on n'en fait qu'à Saint-Majan, je travaillais penché sur l'*Epitome*, le *Selecte*, le *De viris*, et plus tard sur d'autres grimoires, grecs et latins, tandis que ma tante tricotaït au coin de la grande fenêtre où se peignaient tour à tour toutes les belles couleurs du temps. Il y soufflait toujours, dans ce haut Saint-Majan, un vent terrible, qui vous avait une voix et des cris, à croire qu'il était vivant. Il arrivait en grondant, tout en colère, des hauteurs de Trou-la-Baume, fier avec ça et parlant haut, comme un conquérant qui somme une forteresse ; puis, houp ! houp ! de grands coups d'aile appliqués contre les murs comme avec un bélier ; puis un silence ; il attendait qu'on lui ouvrit ; et, comme on avait garde, il se fâchait tout rouge. Ah ! c'était une belle rage alors ! On aurait dit qu'il prenait du champ ; puis, terriblement, il s'engouffrait dans les rues trop étroites pour ses ailes. Il allait comme un aveugle, droit devant lui, se brisait au coin des maisons, tourbillonnait dans les enfouissements, faisant trembler les vitres, battait les contrevents détachés, s'acharnait après les girouettes, culbutait les tuiles des vieux toits, buvait d'une lapée l'eau des ruisseaux, ébranlait le clocher, sonnait le tocsin de la cathédrale, s'abattait sur les arbres de la place avec un bruit d'averse, souffletait la flamme des reverbères, bref, menait un vrai train d'enfer. Et quel virtuose ! quels cris ! quels hurlements ! quels gémissants ! Tantôt il commandait,

tantôt il suppliait. Il avait des clameurs de clairon et des vagissements de bête blessée. Tour à tour humble et belliqueux, il passait d'un extrême à l'autre avec une vélocité de violoniste expert. A de certains moments il sifflait comme un régiment de serpents ; à d'autres, il pleurait comme un petit enfant ; puis, fantasque en ses allures, il embouchait sa longue trompette et vous sonnait des fanfares, des chevauchées qui s'en allaient au galop le long des murailles. Enfin, convaincu peut-être de son impuissance, il se faisait tout petit, se taisait presque, se glissait sous les portes, montait l'escalier vivement et venait remuer quelque portière souple ou faire danser la flamme de la lampe sur la grande table où j'étudiais.

—Quel temps ils doivent avoir sur mer ! disait ma tante entre ses dents.

Et, tout en murmurant une prière à voix basse, elle ajoutait :

—Pauvres marins !

Moi, tout en l'écoulant, je me pelotonnais délicieusement sur ma chaise en songeant que j'étais bien à l'abri et que le vent du dehors ne chavirerait pas ma barque. On est comme ça quand on est jeune... et même plus tard quelquefois.

Puis l'hiver s'en allait, et, comme apparaissaient les premiers hirondelles, toute la maisonnée faisait ses paquets pour s'installer là-bas au bord du Gargaillou, dans la grangette dont ma tante avait fait un véritable paradis. Il y avait là, vers la fin de mars, quelques journées de remue-ménage ; on récurait les casseroles, on faisait la lessive (oh ! le beau linge blanc suspendu aux cordes dans la cour), on lavait les chambres, les cuisines, la salle à manger, toutes les pièces de la maison ; puis on remettait les housses des chaises et des fauteuils, on frottait consciencieusement les parquets, et bonjour ! plus personne jusqu'au mois d'octobre d'après. Toute la maisonnée dévalait du coteau pour aller, durant des mois, revoir l'eau verte de la rivière, les ormeaux, les frênes, les peupliers et l'herbe longue qui pousse drue sous les vieilles feuilles de l'an dernier.

Il y avait de tout dans cette grangette de ma tante. *Péccairé !* là où elle était, le chemin de fer passe aujourd'hui. Il y a un dépôt de machines tout noir à la place de la maisonnette si blanche avec ses volets verts, ses tuiles rouges et sa treille de raisins *verdals* qui en en faisait le tour. Quand j'y songe !... Le verger avec ses cerisiers pleins d'oiseaux gourmands et de guignes rouges, ses poiriers tout blancs vers la fin de mars, ses pêchers lilas qui faisaient tant et tant de si grosses pêches, puis ses bordures de fraisiers odorants, le gros noyer du bout, un arbre curieux comme tout, qui ne pouvait s'empêcher de regarder par-dessus les murs, et les espaliers crucifiés, au midi, que le soleil chauffait à blanc pendant la canicule, et mille autres bonnes choses que j'oublie : le potager avec sa *segno*, un puits du temps des Romains sûrement, où, toute la sainte journée, tournait, tournait, sans cesse le vieux cheval Caroube, un héros d'autrefois mis au *rancart* ; le potager dont j'avais peur quand j'étais petit, à cause des limaces cornues qui lamaient d'argent les feuilles des choux et des betteraves ; et aussi le jardin aux ailes bordées de buis taillé, coupées carrément et sablées de fin gravier de rivière qui craquait sous les pieds. Ce jardin, c'était le préféré de ma tante ; elle y avait toujours quelque chose à modifier, quelque embellissement à ajouter, une corbeille de scabieuses par ci, un tronc à planter par là, un jet d'eau à faire jaillir, une tonnelle à réparer ; c'était, après moi, son enfant gâté. Entre nous, tout y poussait un peu à la diable ; mais ça n'en était pas plus laid. J'ai vécu là bien des après-midi à l'ombre de la maison, sous les jububiers qui se dressaient aux deux côtés de la porte, bien de jolies heures ; maintenant des trains y sifflent et tout y est comme dans un four.

Justement, ce jour-là, vers le commencement d'avril, dans les premiers temps de notre mariage, Adèle et moi nous avions été déjeuner chez ma tante Isabelle, au bord du Gargaillou. Notre journée, sans être triste, avait été marquée de certains ennuis silencieux et d'autant plus mornes. A cette époque-là, jusqu'à ce jour-là du moins, j'ignorais si j'aimais ma femme, et ce n'est pas gai, cet état, pour un jeune ménage. J'avais épousé Adèle sans la préférer, comme je me serais marié avec une autre, tout bonnement pour plaire à ma tante, qui m'obsédait de ses prières, et parce qu'elle avait une fortune à peu près égale à la mienne. Adèle n'avait pris, en sortant du couvent, à dix-huit ans, tout comme elle en aurait pris un autre et par les mêmes raisons. Et, *vaillie que vaillie*, on nous avait unis devant le maire et le curé sans que nous eussions eu le temps de nous sentir un goût bien décidé l'un pour l'autre. Elle prétend qu'elle m'a toujours trouvé aimable... Les femmes, vous savez ! Moi, elle me paraissait naïve, ignorante de tout, sottée avec ses éternelles questions de pensionnaire et ses yeux baissés à propos de rien. Pauvre insensé ! quels trésors j'ignorais ! Nous étions souvent froids, cela va de soi, l'un envers l'autre, et gênés, surtout quand les yeux de ma tante Isabelle semblaient nous demander raison de notre incompréhensible attitude. Mais allez donc changer le cours des choses ! Plus nous

allions, plus nous nous éloignons, et c'était triste, je vous en réponds, pour elle et pour moi.

Ce jour-là donc, nous avions été froids plus que jamais. A peine si nous nous étions parlé du bout des lèvres pour dire quelques mots polis, secs. On avait déjeuné mélancoliquement, puis fait un tour de jardin, ma tante, entre nous deux, ses yeux vifs allant de l'un à l'autre comme pour allumer l'étincelle qui n'existait pas. J'avais, d'un geste cérémonieux, offert à ma femme deux ou trois brins de verveine qu'elle avait négligé de se mettre au corsage ; puis il m'avait semblé que ses yeux se gonflaient comme si elle allait pleurer, ce qui m'avait donné de l'humeur... J'étais un bourreau, alors ! un bourreau—s'il n'y avait pas de quoi *rire !*—puisque je faisais pleurer les femmes ! Tout rageur, je mordillais une feuille de citronnelle arrachée fiévreusement. Enfin, trois heures avait sonné. Comme nous allions partir pour remonter à Saint-Majan, ma tante Isabelle, toute triste, nous regarda en nous tenant les mains.

—Jacques, dit-elle tout à coup, il est de bonne heure. Vous avez bien le temps avant la nuit... Si, au lieu de prendre par la route, vous passiez au bord de l'eau... par le bois ; on dit qu'il y a de si jolies violettes !

—Quelle idée ! des violettes ! Pourquoi faire, grand Dieu ?

—Je t'en prie, ajouta la bonne femme. Adèle me fera un bouquet.

—Oh ! qu'à cela ne tienne ! Si cela doit vous être agréable ! Veux-tu, Adèle ? lui dis-je ; tu verras ; c'est joli, le bois.

Puis on se fit des adieux et nous partîmes.

Quelle belle après-midi de printemps ! Je n'en connus jamais de plus dorée et de plus suave. Il y avait dans l'air embaumé tant de paix et tant de mouvement à la fois ! Tout y vibrait, la lumière dans le bleu, les jeunes feuilles au bout des branches, les pointes des herbes sur le sol, les premières fleurs dans leur robe toute neuve, les insectes et les mouches entre les ramures, tout jusqu'à l'eau du Gargaillou, qui filait en bas sur les cailloux multicolores et vous répétait avec sa voix claire les gazouillements des oiseaux qui venaient y boire. Il me semblait qu'une poudre de rayons subtile m'entraînait dans le crâne et m'illuminait tout en dedans, que je nageais dans un océan d'or plus léger que l'air, et que je me grisais des vapeurs de cette mer idéale. C'est vrai que je m'enivrais peu à peu, et même deux ou trois fois je regardai Adèle... pour voir. Elle marchait à mes côtés, oubliant d'ouvrir son ombrelle, les yeux baissés avec une petite moue au coin des lèvres. Sur la lisière du bois j'avais, oui, j'avais une bonne envie de l'embrasser. Mais la fraîcheur des feuilles et de l'ombre éteignit la flamme de ma pensée, et nous entrâmes, ma femme et moi, dans le sentier.

—Maintenant, dis-je, nous allons chercher des violettes.

—Oui, des violettes, répondit Adèle comme un écho.

—Je n'en ai pas vu encore une, repris-je embarrassé.

—En cherchant bien, peut-être, murmura-t-elle.

Et chacun, de notre côté, nous nous penchâmes sur le gazon.

Ah ! ce bois, quel amour de bois ! Ils l'ont défriché pour y mettre une vigne, ces sauvages d'aujourd'hui ! Il y avait deux bosquets en un. D'abord celui des hautes frondaisons : des arbres orgueilleux qui vous portaient fièrement leurs branches en plein ciel, platanes, érables, frênes, ormeaux, tout cela inondé de lumière, rempli de nids, harmonieux instruments dont jouait un artiste invisible. Puis, au-dessous, le menu peuple des taillis, à l'abri de ces grands seigneurs : les yeubles en parasol, les bardanes aux feuilles larges et cotonneuses, les ronces serpentine qui jettent partout leurs bras de pieuvres, les clématites sarmenteuses qui, d'arbre en arbre liant leurs nœuds, vont porter les bouquets de plumes de leurs graines ; que sais-je ? Et encore au-dessous la populace des fleurs : mourons, stellaires, pis-senlits, sauges violettes, graminées souples et fines, euphorbes pâles, arums à grandes feuilles tachées de noir ou résillées de blanc, toute une flore charmante à voir dans la lumière verte qui allait diminuant jusqu'au sol...

—Aie ! fit tout à coup ma femme avec un cri d'effroi. Et elle s'approcha de moi toute tremblante.

—Qu'y a-t-il ? demandai-je, effrayé moi-même au premier moment.

—Là, là ! fit-elle en se collant à moi.

Là, c'était un lombric gros et long qui traînait paresseusement ses anneaux noirs sur la terre humide.

—Ça ! repris-je d'un ton méprisant.

Et, du bout de ma canne, sans le blesser, je fis sauter le ver dans l'herbe où il disparut.

—Peureuse ! fis-je doucement pour ne pas perdre contenance.

Ma femme me regardait avec des yeux que je ne lui avais jamais vus. Est-il possible que depuis les trois mois que nous étions mariés, je n'eusse jamais songé à examiner les yeux de ma femme ? Ma parole ! je ne les lui connaissais pas, ces admirables yeux bleus, limpides comme l'air des montagnes, frais comme les sources du rocher, et grands, si grands, que tous les astres s'y lèvent, comme dit Victor Hugo. Elle me re-